

—C'est égal, dit mon père, esprit ou diable, j'en aurai le cœur net, chien qui recule !

Et il sortit après s'être pourvu de sa cognée. Je fis de même et mon cousin, tout tremblant, nous suivit. A peine étions-nous sortis de la loge qu'une grande lueur rouge éclaira toute la forêt ; en levant la tête, nous vîmes que le ciel semblait teint de sang. Sur ce fond rouge, les arbres paraissaient deux fois plus grands que d'habitude ; il n'y avait pas dans l'air un souffle de vent, et cependant ils se courbaient et craquaient comme sous une rafale.

Le son du cor se rapprochait, et nous entendions à présent les jappements d'une meute, mais bien qu'écoulant avec attention, nous ne pouvions pas juger dans quelle partie du bois on chassait, car c'était bien une chasse, il n'y avait pas à en douter ; mais une chasse à pareille heure ! pourtant je ne rêvais pas, mes genoux tremblaient et la sueur me dégoulinait du front ; regardant mon père, je vis qu'il serrait le manche de sa cognée de toute sa force en sifflant à travers ses dents serrées un air de bourrée.

Tout à coup, mon cousin tomba à genoux en marmottant une prière, tandis que de sa main il nous montrait le ciel.

Oh ! ce que j'ai vu là-haut était bien de nature à effrayer l'homme le plus brave qui soit sur terre. Dans le ciel rouge passait à toute vitesse une biche ; au-dessus de sa tête dansait comme une étoile ; cette étoile était un crucifix ; une meute de chiens courait derrière la biche en jappant, et tout de suite après les chiens un cavalier galopait sur un grand cheval en sonnait du cor à pleins poumons.

Puis le son du cor se perdit dans l'éloignement, les arbres ne craquèrent plus, la lueur sanglante disparut, le ciel redevint noir, le bois reprit son calme accoutumé, et nous n'entendîmes plus que les craquements qui chantaient doucement autour du goudroux ; mais, apeurés, nous sommes restés toute la nuit, sans parler, assis devant le seuil de la loge, n'osant pas rentrer nous coucher.

Le matin, au petit jour, mon cousin nous dit, d'une voix effrayée :

—C'est la Chasse en l'Air que nous avons vue cette nuit. Le cavalier, c'est saint Hubert, qui, une fois l'an, fait pénitence en chassant dans le ciel la biche sans jamais l'atteindre.

Ici le vieux berger s'arrêta, et comme son auditoire, encore tout frémissant d'émotion, restait là, bouche bée, il ajouta :

—Je vous souhaite de ne jamais voir la Chasse en l'Air, car il arrive malheur au chrétien qui la voit le premier : il meurt ou devient fou dans l'année.

Mon cousin est devenu fou quelques jours avant la fin de la campagne ; il brandissait sa cognée et racontait un tas de sornettes. Un jour, il s'est jeté sur mon père comme une bête enragée et il l'aurait étranglé si je n'étais pas arrivé à temps. Nous l'avons terrassé et nous l'avons conduit, bien attaché avec des grosses cordes, jusqu'à Sancoins, d'où les gendarmes l'ont dirigé sur l'hospice de Bourges. Il y est mort peu de temps après.

Ainsi finit le récit du vieux et tous restent là, pensifs, sans mot dire, regardant les flammes d'or qui projettent sur les murs des formes fantastiques, cependant qu'au dehors le vent qui hurle apporte des fermes lointaines les beuglements plaintifs des bêtes à l'étable et les abois furieux des chiens de garde.

ALFRED LESIMPLE

Il y a des femmes qui font des bijoux avec le dur métal de leur cœur.—Princesse OUBOUROFF.

LE FARDEAU DE LA DETTE

DES DIVERS ÉTATS

Comment ils le supportent

LA COMPARAISON des dettes contractées par les différents pays révèle entre elles des différences énormes. L'histoire politique, économique ou financière de chacun suffit à les expliquer. Malheureusement le premier rang appartient à la France ; notre dette consolidée (nos figures ne donnent que les dettes consolidées, seules comparables) s'élève à 32 milliards ; notre dette flottante varie de 1 et demi à deux milliards par an, bons du Trésor, obligations à court terme, annuités diverses, etc. Enfin notre dette viagère (pensions civiles, militaires de la guerre, militaires de la marine, etc.) dépasse 195 millions par an.

Malgré l'effroyable chiffre de notre dette, ce n'est pas, quant à présent, en France que la dette pèse encore le plus lourdement sur l'état économique du pays, ni sur le contribuable.

Pour faciliter les comparaisons, nous avons représenté chaque pays par un de ses habitants. Sa taille est proportionnelle au chiffre de la population. Son attitude plus ou moins dégagée ou accablée témoigne de la façon dont sa nation supporte le fardeau de sa dette.

Le monde civilisé paraît marcher droit aux banqueroutes franches ou obliques, aux réductions d'intérêts, aux « tiers consolidés », à la ruine, et peut-être, au lendemain de cette ruine, à l'épargne après la dilapidation, à la modestie après le luxe et l'orgueil, à l'être après le paraître, à la sagesse après la folie.



RUSSIE : 12 milliards, 104 fr. par tête.



ÉTATS-UNIS
6 milliards
100 fr. par tête



ALLEMAGNE
2 milliards
40 francs par tête



AUTRICHE-HONGRIE
15 milliards
375 francs par tête



ANGLETERRE
17 milliards 1/2
500 francs par tête



FRANCE
32 milliards
854 fr. par tête



ITALIE 11 milliards 1/2
400 fr. par tête



ESPAGNE
7 milliards
400 francs par tête



PORTUGAL
3 milliards, 615 fr par tête

BELGIQUE 2,400 millions
350 fr p. tête

SUISSE 75 millions
25 fr. par tête

PUISSANCE DE L'EXEMPLE

Il ne suffit pas d'éviter aux enfants les conversations, les lectures, les distractions qui ne sont pas de leur âge... C'est de soi-même et de ses beaux côtés, suivant l'expression de Molière, qu'il faut s'attacher à leur laisser une impression heureuse. On leur doit ce qu'on sent en soi de plus élevé, de plus pur. Même en se gardant, qui peut répondre de n'être pas surpris ? C'est Fénelon qui nous en avertit : " Quoique vous veillez sur vous-même pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous ; souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères." Nous ne demandons en cela, au surplus, rien qui s'éloigne des réalités de l'existence ordinaire. C'est le spec-

tacle simple et naturel du travail, de la modération dans les idées et dans les désirs, de la prévoyance, de l'inflexible probité, qui profite le mieux au cœur de l'enfant, lorsqu'il a sous les yeux tous les jours et qu'il y voit en quelque sorte le fonctionnement régulier de la vie. D'où vient que, dans le caractère d'un homme qui a marqué, se retrouve toujours l'empreinte de la mère ? C'est que le père n'est pas là le plus souvent et qu'il se laisse absorber par d'autres soins, tandis que la mère, qui ne quitte pas le foyer de la famille, se donne en toutes choses, dans les petites comme dans les grandes, avec tout son cœur ; et l'enfant qui a senti de plus près sa sollicitude pénétrante, sa raison affectueuse, son abnégation, rattache, dans sa pensée, ce qu'il a de meilleur à ce cher idéal.